

# «J'ai amassé en douce pendant dix ans»

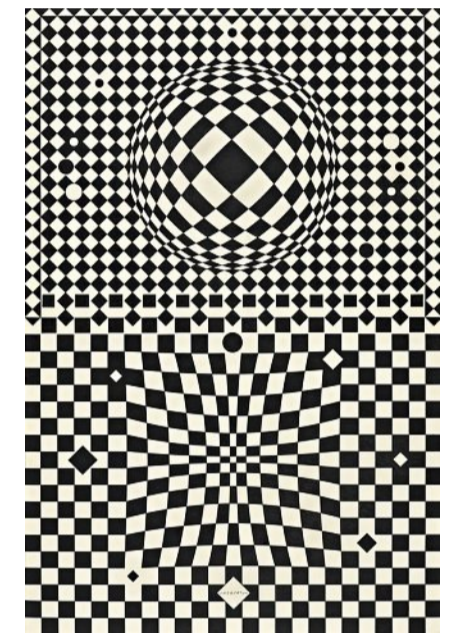


«Abstractions plurielles», l'exposition qui porte si bien son nom, croise les regards au Musée d'art de Pully. LUCAS OLIVET



FONDATION GANDUR POUR L'ART

Le Français Claude Viallat avec «1970/048» en 1970.



Victor Vasarely, «Vegaviv II» en 1955. FONDATION GANDUR POUR L'ART

Collectionneur, Jean-Claude Gandur possède l'un des très beaux ensembles d'art abstrait. Il l'expose au Musée d'art de Pully.

Florence Milloud Henriques

Une cure est vitaminée au Musée d'art de Pully, dans les salles, ça pulse et on vibre. Les sens, tous en tension, capturés par une énergie collective qui rappelle à chaque rencontre avec une œuvre de la Fondation Gandur pour l'art, que la culture est... un bien essentiel! C'est même l'ADN de ces abstractions signées par les Européens et les Américains embarqués dans une même urgence de créer un langage après les ravages d'un conflit mondial. Un langage qui ne figure plus!

On est dans les années 50-60-70, les calligraphies du Vaudois naturalisé français Gérard Schneider et de l'Allemand Hans Hartung se répondent dans des gestes délestés de références. Puis le rythme s'emballe avec le Canadien Riopelle couvrant la toile d'une constellation de matière colorée. Il y a encore les méditations spatiales de Poliakoff, un Sam Francis fusionnant le visible et l'impénétrable dans un magnifique équilibre poétique ou cette suite de Vasarely dans ses premières variations optiques. Curieux de rencontrer d'autres possibles, on s'enfonce dans cette exposition comme dans une forêt. César, le compresseur, étonne, Dubuffet fascine en cueilleur d'empreintes comme Tapiès qui fait le lien dans la matière entre l'an-

cient et le nouveau monde. Les géographies personnelles se mêlent, complices dans leurs approches parallèles d'une révolution en évolution perpétuelle. Collectionneur, le milliardaire vaudois Jean-Claude Gandur, 72 ans, a grandi avec cette expression de la liberté, une richesse qui se matérialise, instinctive et éruptive.

**Abstraites, ces toiles sont l'exact contraire de l'homme d'affaires que vous êtes également, vissé à la réalité...**

C'est juste (*ndlr: il rigole*) mais un cerveau peut être fait de plusieurs alvéoles. Et je sais que j'aimais la peinture déjà gamin, mon père m'emmenait à Lausanne, aux Galeries pilotes. En 1963, j'y ai découvert Vieira da Silva ou Enrico Baj qui peint des généraux loufoques dans une critique des dictatures de l'époque. J'avais adoré et même demandé à mon père de m'acheter le tableau - il m'avait répondu: «Quand tu auras les moyens, tu te le paieras!» Et... regardez les hasards de la vie, je l'ai vu passer en vente aux enchères et j'ai pu l'acheter.

**L'énergie, la dynamique, l'effervescence, c'est ce qui vous séduit chez les abstraits?**

Avec... la diversité. Longtemps, j'avais au salon des toiles de mes parents plutôt classiques, des Utrillo, Marquet, Vla-

minck, etc. Alors que dans les escaliers, j'avais accroché mes tableaux à moi. Abstraites. Et c'est mon père qui m'avait fait la remarque sur cette dualité, trouvant lui-même sa raison: le salon étant l'endroit de la contemplation, du calme, et les escaliers, celui emprunté le matin pour aller au travail. Aujourd'hui, je peux rester une heure à regarder un geste, le travail, la manière d'un abstrait. C'est l'expérience du regard, ça m'appelle!



Jean-Claude Gandur  
Collectionneur  
et mécène

**Vous avez répondu à un appel?**

J'ai débuté par une collection d'amateur qui s'exerce à voir si le temps va lui donner raison. J'achetais un peu de peinture mais surtout de l'archéologie, n'ayant alors pas assez de moyens pour mener deux collections. Puis mouton parmi le troupeau, j'ai commis une erreur: au moment où le marché de la peinture européenne s'effondre et n'intéresse plus personne, j'ai aussi arrêté d'acheter. C'était un désamour général au profit de la création américaine et je n'y ai pas échappé. Évidemment, je n'ai pas de Pollock - un seul d'entre eux m'enlèverait la possibi-

lité d'acheter 150 tableaux - ni de De Kooning. Il aurait fallu que j'aie des moyens plus tôt, dans les années 60-70. Les Américains ayant pris leurs peintres en mains pendant que l'Europe se détournait des siens, mais ça a été ma chance. Quand j'ai vu passer un Dubuffet à 50'000 francs, j'ai compris que plus jamais je ne reverrais ça et j'en ai acheté une dizaine, plus beaux les uns que les autres. C'était en 1997, aujourd'hui, il faudrait mettre des millions. On est parti dans une folie furieuse.

**Pourtant vous continuez...**

Je complète mais je ne pourrais pas faire cette collection aujourd'hui! Pendant dix ans, j'ai eu peu de concurrence, ce qui fait que j'ai accumulé en douce. Avant que l'intérêt ne revienne, déclenché - même si c'est un peu présomptueux ou provocateur de le dire - par les 101 toiles qu'on a montrées à Genève, au Musée d'art et d'histoire en 2011. C'était la première grande exposition en Europe sur l'abstraction et elle a eu un grand retentissement. Aujourd'hui, les musées nous sollicitent tout le temps et de plus en plus pour des prêts, ce qui prouve que je ne me suis pas trompé. Et c'est pour ça que je crois au recul, c'est le temps qui valide l'œuvre comme l'acte d'achat. Il faut avoir vu beaucoup de choses pour savoir faire la différence. Mon investissement en temps est énorme, à moins qu'un jour

je n'accepte de me défaire de mon travail qui est de choisir les tableaux un à un. Ce qui a changé, c'est que depuis la création de la fondation, je le fais avec l'esprit d'un conservateur - plutôt que d'un collectionneur - qui a la responsabilité de compléter des ensembles afin d'avoir un point de vue le plus complet possible. J'ai d'ailleurs fait des achats pour l'expo de Pully.

**Et l'art actuel, vous l'achetez?**

Il ne m'intéresse pas, peut-être est-ce parce que je connais mal la production européenne actuelle. Mais je la trouve aseptisée, lissée. Il faut vendre, faire plaisir à tout le monde: je ne vois pas trop ce que je ferais là-dedans. Je ne peux pas m'intéresser à des peintres inconnus hier et soudainement vendu des millions, c'est une arnaque sociale, c'est même outrageant. En revanche, depuis cinq ans, je m'intéresse aux artistes contemporains africains et je découvre chez eux ce que j'ai recherché chez les abstraits: des histoires. Ils racontent leurs états d'âme avec beaucoup d'humour et de dérision. C'est une découverte, elle m'a réveillé, quel bonheur!

**Pully, Musée d'art**

Jusqu'au 21 nov (avec une pause entre le 27 juin et le 7 sept)  
Du ma au ve (14h-18h), sa-di (11h-18h)  
[www.museeartdepully.ch](http://www.museeartdepully.ch)

## Critique

Au Théâtre de Vidy, Émilie Charriot sonde la «Vocation»

C'est un spectacle doux comme une caresse. À Vidy, Émilie Charriot dévoile «Vocation», pièce pour deux voix, deux corps. Un échange tendre, complice, entre un comédien chevronné et une jeune fille de 15 ans passionnée de théâtre, autour de cette notion trouble, auréolée de mystère. Car au fond, c'est quoi, une vocation? Qu'est-ce qui nous mène à prendre tel chemin, quelles sont nos quête personnelles? Éprise de textes (Despentes, Tchekhov, Ernaux ou Handke), la Lausannoise se frotte pour la première fois à l'écri-

ture de plateau. Et c'est beau, intime, drôle, touchant.

Sur la scène dépouillée de tout artifice, voici Pierre Mifsud, 58 ans, as dans l'art de tresser le rire et l'émotion. Sa vie, ce sont les planches. Mais l'idée même de vocation dépasse le monde professionnel, elle touche à l'amour, aux engagements, aux désirs enfouis et aux déterminismes sociaux. Alors, Pierre Mifsud imagine des vies parallèles, dresse l'inventaire des «J'aurais pu faire». Cultiver des fleurs, mener la révolution, conduire une péniche... et finalement: «J'aurais pu faire du



Sur scène, Pierre Mifsud et Nora Kramer. NORA RUPP

théâtre. Alors j'ai fait du théâtre.» À son tour, Nora Kramer (qui partageait la scène avec Émilie Charriot dans «Passion simple»), 15 ans, prend possession du plateau. Elle exhale la fraîcheur d'un âge où tout semble possible. Solitaire, la jeune comédienne amatrice parle de mort, de réincarnation, de ses envies et de ses paradoxes: «J'aime pas le regard des autres. C'est bête, je fais du théâtre...»

Dans cette partition sensible, le geste s'allie à la parole, le mouvement accompagne les mots - ou les remplace quand ils ne sont plus né-

cessaires. Dans leurs récits sertis de facéties, le tandem entrelace vie personnelle et fiction, convoque les fantômes de Jeanne d'Arc et de Confucius. Complices, volontiers taquins, Pierre Mifsud et Nora Kramer tentent de se comprendre même si quarante ans les séparent. Car, dit le comédien, «la vraie vie est dans l'échange entre les êtres et les éléments, et entre les êtres eux-mêmes». **Natacha Rossel**

**Lausanne, Théâtre de Vidy**

Jusqu'au 2 mai  
[www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

## En deux mots

**«Nomadland» cumule les prix**

**Récompenses** Le film «Nomadland» de la réalisatrice Chloé Zhao, vainqueur il y a quelques jours des prestigieux Bafta britanniques, a triomphé jeudi soir aux Film Independent Spirit Awards, dédiés à des films à petit budget. Sacré meilleur film, il a également rafilé les prix des meilleurs réalisateur, montage et cinématographie. «Nomadland» tire le portrait d'une communauté d'Américains âgés devenus nomades après avoir tout perdu lors de la crise financière mondiale. Il est bien placé dans la course aux Oscars décernés le 25 avril. **ATS**